

chercher la création des collèges mixtes, et au point de vue administratif, j'éprouve des tiraillements et des ennuis avec ces sortes d'établissements; en principe j'y suis opposé, mais personne n'a le droit de tirer de mes paroles cette conclusion, que Roubaix n'obtiendrait pas un collège communal avec une direction ecclésiastique, s'il en faisait la demande.

Or j'avais, comme M. Motte, expliqué à M. le Recteur le but de ma visite, j'avais eu l'honneur de lui exposer que les renseignements que je venais solliciter devaient servir à répondre au manifeste de la Commission du collège, M. le Recteur savait donc que ses paroles allaient me servir d'arguments. Je devais par conséquent tirer, et j'ai tiré de sa réponse cette conclusion, que je pouvais continuer à promettre un collège communal avec une direction ecclésiastique.

M. Motte ajoute qu'il est trop tard pour venir contester la véracité de ses assertions et que j'ai eu tort de ne pas le faire au sein du Conseil.

Si M. Motte veut dire par là que l'on n'a pas répondu à son observation, il se trompe; en voici la preuve: je lis dans le registre des délibérations:

M. Létocart répond que M. le Recteur lui a tenu le langage que vient de rapporter M. Motte; mais que sur son observation que toutes les contrariétés mentionnées étaient affaires administratives et ne devaient en rien regarder les villes; qu'il pouvait avoir des difficultés avec les collèges mixtes, mais que nous n'avions pas à nous en occuper; que nous pouvions demander un tel collège et que nous l'obtiendrions si nous le désirions. M. le Recteur a répondu: « Vous êtes dans le vrai. » Nous avons donc eu le droit M. Sioen et moi, ajoute M. Létocart, de vous offrir un collège mixte qui nous était, par ces mots, réellement promis.

Que pouvais-je ajouter à cela, la réponse était directe, sérieuse et exacte.

M. Motte termine sa lettre en me portant un défi auquel il sait bien que je ne puis répondre, car il est facile de comprendre que, pas plus que lui, je ne pouvais avoir l'indécence de demander la signature de M. le Recteur de l'Université de Douai, sur les déclarations qu'il voulait bien me faire.

Je vais faire, de mon côté, à M. Motte-Bossut une bien autre proposition.

Mon honorable contradicteur niait dans le sein du Conseil, comme il le fait aujourd'hui, que nous puissions obtenir une direction ecclésiastique, un aumônier, etc., etc. Vis-à-vis de notre affirmation formelle, que devait faire la Commission dont il était membre, pour agir avec sagesse? accepter le renvoi que nous proposons, nous laisser faire, — puisque — suivant M. Motte-Bossut lui-même, notre programme donnait satisfaction à toutes les aspirations de notre population, — constater notre impuissance et ne prendre qu'ensuite la délibération qui lui semblerait la plus propre à accomplir les vœux de nos concitoyens. Au lieu de cela on nous a fait écraser sous le nombre.

Mais cette décision sera-t-elle irrévocable?

S'il en pouvait être autrement, et M. Motte-Bossut doit le désirer comme nous, que la Commission du collège dans l'hypothèse où son mandat durerait encore, se réunisse de nouveau; qu'elle consente à s'adjoindre quelques membres appartenant à notre opinion, et alors, étudiant la question dans le sens d'un collège communal avec une direction ecclésiastique, qu'elle fasse sans arrière-pensée des démarches sérieuses et actives, dans le dessein d'arriver au but que nous lui proposons. Si ces démarches n'aboutissent à aucun résultat, il ne me coûtera pas d'avouer que je me suis trompé; mais, en attendant, que M. Motte-Bossut me permette de rester, comme lui, sous l'impression des paroles de M. le Recteur de l'Académie de Douai, et de ne croire à nulle autre interprétation.

Quant à la lettre de M. Dewarlez, je vous avoue, Monsieur le Rédacteur, qu'elle m'a fait de la peine. J'ai éprouvé un sentiment de tristesse au spectacle de ce vétérane de notre Conseil, de cet homme grave, venant en public se battre les flancs pour nous décocher des plaisanteries d'un autre âge et des pasquinades surannées. Ces plaisanteries et ces pasquinades sont indignes de son caractère, des membres auxquels elles s'adressent, des graves questions qui nous préoccupent, aussi je leur ferai l'accueil qu'elles méritent en les laissant dans l'ombre d'où elles n'auraient jamais dû sortir.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

A. SIOEN-PIN.

Le préfet du Nord donne avis que la circulation sera interrompue à partir de lundi prochain 18 juin sur la partie de la route départementale, n° 14, comprise entre l'Hôtel des Voyageurs, à Tourcoing et le Blanc Four, route Impériale n° 17, à cause des travaux de remaniement et d'élargissement à y exécuter.

Les communications par voitures entre Tourcoing, Roncq et Halluin et vice versa, sa feront pendant ce temps, par Nouveaux et le chemin de Grande-Communication n° 9.

La Chambre de commerce de Lille se réunira le vendredi 15 de ce mois, à sept heures du soir.

L'ordre du jour de cette séance comprend les objets suivants:

* Régime de l'admission temporaire des grains oléagineux.

2° Tarif des chemins de fer concernant les grains oléagineux.
3° Applications du china-grass.
4° Rapports et objets divers.

La Compagnie du chemin de fer du Nord, à l'occasion de la fête de Valenciennes, organisera des trains supplémentaires entre Valenciennes, Lille et Douai, pour permettre aux voyageurs des localités voisines de se rendre facilement à Valenciennes.

Départ de Lille. — Le 17, à dix heures du matin. Seclin, Carvin, Leforest, Douai, et le 19, à cinq heures du soir.

Départ de Valenciennes pour Lille le 17, à neuf heures du soir. Arrivée à Lille, à onze heures, et le 20, à minuit trente-cinq. Arrivée à Lille, à deux heures cinquante-cinq.

Pour toute la chronique locale, J. NEBOUX.

FAITS DIVERS

— On lit dans l'Union médicale :

M. Poggioli a lu à l'Académie des sciences un mémoire intitulé : *De l'action directe de l'électricité sur le développement physique et intellectuel chez les jeunes sujets.*

C'est en traitant un jeune homme, âgé de 16 ans, atteint d'incontinence d'urine que le docteur Poggioli a remarqué, sous l'influence de la médiation électrique, un développement remarquable au physique et au moral chez son malade.

Il s'est demandé alors si un tel résultat était dû à la seule guérison de l'incontinence d'urine, ou bien si l'électricité avait eu une action directe sur le cerveau, de manière à réagir sur les facultés intellectuelles. Un autre sujet du même âge, mais un véritable avorton comme physique et comme intelligence, sans aucune lésion morbide, a été traité de la même manière. Les résultats ont été les mêmes, c'est-à-dire qu'en quelques mois ce jeune homme, qui était toujours le dernier dans ses classes, est arrivé à être dans les premiers et qu'il a grandi de trois centimètres.

De tels résultats, dit l'auteur, pourraient faire conclure que l'électricité, méthodiquement employée, doit avoir une influence réelle sur le développement physique et intellectuel chez les jeunes sujets, de même que son action se manifeste sur les jeunes plantes et sur les semences.

— Nous lisons dans le Journal du Harvre du lundi 11 :

Une épouvantable catastrophe, rappelant, mais dans des proportions bien plus désastreuses, le sinistre du *Halcur*, a jeté, ce matin, la stupeur et la consternation dans notre ville. La chaudière du petit remorqueur la *Passé-Partout*, capitaine Duhamel, a sauté, et cette explosion a été si terrible, que tous les malheureux, au nombre de cinq, qui se trouvaient à bord, ont péri.

Le *Passé-Partout*, qui faisait, on le sait, un service très actif, avait déjà effectué plusieurs manœuvres à l'entrée comme à la sortie du port. Il revenait de la mer vers huit heures et demie, et s'était rendu à l'ouvert de l'écluse des Transatlantiques pour prendre à la remorque le trois-mâts la *Maria*, de Caen, qui sortait du bassin de l'Eure. La remorque avait été frappée à bord du vapeur; mais il n'avait pas encore marché de l'avant. Tout à coup une explosion épouvantable, comparable à la détonation d'une grosse pièce d'artillerie, s'est fait entendre: c'était la chaudière du *Passé-Partout* qui venait de sauter avec une terrible violence. La cheminée du bateau, des éclats du pont, de la machine et des chaudières, et enfin le corps d'un matelot, ont été projetés en l'air à une hauteur prodigieuse.

Dans toutes les directions, il est tombé une véritable pluie de bois et de fer: des morceaux du tuyau d'échappement et des bouts de lisses de près de deux mètres de long ont été lancés dans les chantiers des ponts et chaudières. Sur le pont de la grande écluse, on a trouvé des fragments de fonte provenant du couvercle du trou d'homme.

La *Maria* a eu sa grande vergue de perroquet cassée par un fort morceau de tôle provenant de la chaudière et elle a eu son pavillon traversé par un éclat de bois. Ses pavois ont aussi beaucoup souffert, et c'est par le plus grand des hasards que personne n'a été blessé par tous les débris qui sont tombés à bord.

Comme preuve de la violence de cette explosion, on rapporte que dans le quartier St-François beaucoup de carreaux de vitres et de verreries ont été cassés par la secousse, malgré l'éloignement.

VARIÉTÉS

Le Français à l'Académie.

Longtemps j'ai cru que l'Académie française était un temple fondé par Richelieu et desservi par quarante vestales mâles, qui devaient, sous le nom d'académiciens, veiller jour et nuit sur la pureté de la langue et la protéger contre les tentatives, parfois un peu lestes, des néologismes, des romantiques, des réalistes et des charabias; je croyais aussi que les académiciens travaillaient depuis plus de deux cents ans à une espèce de toile de Pénélope nommée: le Dictionnaire, et qu'au premier jour ils mettraient d'accord les grammairiens qui ont la mauvaise habitude de ne pas être toujours du même avis. J'avoue que je croyais à tout cela.

Aussi, la première fois que j'ai vu publier les *pataqués* de M. Scribe et les fautes

de français de M. Ponsard, j'éprouvai la sensation désagréable qui se manifeste lorsqu'on vous arrache... une illusion.

Je me disais pour me consoler: Tout n'est pas perdu, il en reste encore trente-huit pour faire le bonheur de la langue française, et parmi eux brilla l'illustre Sainte-Beuve, plus spécialement chargé de cette besogne en sa qualité de commissaire historiographe de ladite langue. Mais, hélas! il était écrit là-haut que M. Sainte-Beuve lui-même, de ses propres mains d'académicien, foulerait aux pieds ma dernière illusion, en prononçant un discours qu'on pourrait intituler:

ORAISON FUNÈBRE, EN FRANÇAIS

LAMENTABLE

PAR M. SAINTE-BEUVE

Un des quarante fauteuils de l'Académie.

On a eu la douleur de l'entendre, ce discours, aux obsèques d'un honorable médecin qui ne méritait pas qu'on jetât de pareil français sur sa tombe. Notez bien qu'il n'a pas été prononcé entre chien et loup, dans le coin obscur d'un cimetière, devant trois amis et quatre croquemorts; non pas, il y avait une foule choisie ce jour-là; de plus, M. Sainte-Beuve s'est empressé de le publier dans le *Moniteur universel*, n° 253, qu'il rédige, et dans deux ou trois journaux scientifiques. Je fus tellement exaspéré par ce charabia, que, dans un premier mouvement que je regrette, j'osai, — je demande bien pardon à ces messieurs du blasphème, — j'osai, dis-je, comparer les académiciens aux palefreniers d'Augias, tant ils tiennent mal leur... syntaxe.

La nature funèbre de cet impayable morceau d'éloquence ne m'a pas permis de le publier plus tôt, j'ai voulu laisser pousser un peu de gazon sur la tombe du défunt; l'herbe pousse vite sur les tombes, à notre époque, et je crois le moment venu de livrer à l'admiration publique ce *speech* d'académicien. Si j'attendais plus longtemps, il pourrait se couvrir de moisissures, ce gazon funèbre des articles hors d'âge.

Je me suis permis de l'accompagner d'annotations grammaticales et autres, non pas, grand Dieu! à l'adresse de mes lecteurs, qui parlent tous le français comme MM. Noël et Chapsal, mais uniquement pour ces messieurs de l'Académie qui voudraient se mettre un peu au courant de leur langue.

Voici ce discours tel qu'il a été lu (car il n'emprunte aucune de ces beautés au pittoresque de l'improvisation), tel que M. Sainte-Beuve l'a remis au *Moniteur universel*, après en avoir corrigé lui-même les épreuves.

Messieurs,

Vous avez désiré que nous ne QUITTIASSIONS pas... — Mon portier dirait: l'est vrai qu'il n'est pas de l'Académie, — sans LUI adresser un dernier adieu, LES restes — 1111 — du médecin habile, de l'ami excellent, du cœur dévoué que nous perdons. C'est pour obéir à ce vœu de l'amitié que je me hasarde à élever la voix dans un lieu et dans une circonstance où le silence ému est encore la plus éloquente des paroles.

Un silence ému qui est une parole éloquente! Voilà un genre d'éloquence à la portée de tous les orateurs. Quel malheur que M. Sainte-Beuve ne s'en soit pas contenté ce jour-là!

Ce qu'était Armand X..., qui nous est si soudainement enlevé, nous le savons tous! — Alors, pourquoi le dire, si tout le monde le sait? — Né en 1792, enfant d'une génération qui produit des hommes supérieurs et distingués en tout genre... — Un cordonnier fait des bottes en tout genre; une génération produit des hommes supérieurs dans tous les genres. — ... élève de l'Ecole normale dans la première ferveur de la création... — La première ferveur de la création? — ... il eut aussi à sa manière — manière à lui tout seul — le souffle et le feu sacré.

De sorte qu'il pouvait lui-même, avec son propre souffle, souffler son feu sacré; pensée de haut style, aussi ingénieuse que sublime. Quoi qu'il en soit, à la place de l'auteur, j'aurais mis sacré au pluriel. Il marqua de bonne heure entre ses jeunes camarades. — Entre se dit seulement quand il est question de deux personnes ou choses; ici entre est une faute; la grammaire exige *parmi*, — par des qualités bien à lui. — Des qualités brevetées, que lui seul avait le droit de posséder.

Destiné d'abord à l'enseignement des sciences, chargé de professer la physique au lycée de Metz, il reçut, dans cette cité patriotique et guerrière. — Rengaine civico-militaire. — le coup direct des événements de 1814 et de l'invasion. — Dans quelle région reçut-il ce coup des événements? On n'a jamais su.

Son cœur saigna. — Infirmité désagréable, mais difficile à constater sur le vivant. — Et il commença par faire ce qu'il fit ensuite toute sa vie: il se dévoua. Son zèle à servir nos braves soldats atteints de typhus faillit lui devenir funeste; saisi lui-même par le fléau, il fut près de payer de sa vie son humanité. — Du moment qu'il s'était laissé saisir, il ne lui restait d'autre ressource que de payer, c'est clair comme un exploit d'huissier. Je ferai cependant observer à l'auteur qu'un fléau n'est pas un gendarme, il vous atteint, mais ne vous saisit pas. — Et Metz, qui avait été témoin de ce dévouement du jeune professeur, s'en est ressouvenu toujours. — On ne peut se ressouvenir que des choses

qu'on a oubliées; il faut: s'en est souvenu toujours.

Cette noble cité — Rengaine civico-prudhomique, — était devenue, pour Armand X..., une seconde patrie; ses amis de Metz sont restés fidèles jusqu'à la fin, — la fin de quoi? — à cet enfant adoptif, à ce cœur généreux dont ils avaient vu le premier élan.

Trop impatient pour dissimuler ses sentiments nationaux, — rengaine libérale — et frappé — encore des coups! — dans sa position universitaire, il se tourna vers une profession indépendante. — Il se tourna, ceci indiquerait clairement que cette fois il n'a pas été frappé par devant — et vers celle en même temps QUI permettait — qui permettait à qui? Il faut: qui lui permettait — le mieux d'appliquer les inspirations humaines QUI faisaient le fond de sa nature.

Figurez-vous une nature dont le fond est ébourré d'inspirations humaines! — Il se fit médecin. C'EST à d'autres qu'il APPARTIENDRAIT de dire — Si l'auteur veut c'est, il doit mettre appartient; s'il tient à conserver appartienrait, il est nécessaire qu'il écrive: ce serait — les qualités essentielles qu'il porta dans cette profession délicate et sacrée. — On porte des choux dans une hotte, mais on ne porte pas des qualités délicates dans une profession. — Sacrée, pourquoi sacrée? Rengaine baudruche; les médecins n'ont jamais eu la prétention de passer pour sacrés — Elle était telle pour lui. — Telle, quoi? sacrée ou délicate? — Messieurs, vous le savez; il n'écrivit pas, il s'adonna tout entier à guérir. — On ne s'adonne pas à guérir, mais à l'art de guérir.

On s'accordait à reconnaître dans Armand X... (et les maîtres de l'art, qui furent presque tous ses amis, ne me démentiront pas) un diagnostic prompt, flu et sûr, un tact médical qui est le premier talent du praticien. — Ces six qui à la queue l'eu l'eu font un superbe effet.

Pendant des années, on l'a vu mener de front toutes les activités généreuses, — un atelaga d'activités généreuses! — secourir tous les malades, tous les vaincus, tous les souffrants, applaudir à tous les succès de ses amis et les pro-pager par ses sympathies ardentes. — Une sympathie ne peut rien propager, même quand elle est très ardente; elle peut tout au plus exciter les gens à propager quelque chose.

Chaque succès d'un ami était véritablement une de ses fêtes.

Ce qui signifie: à chacun de leurs succès, ses amis lui souhaitaient sa fête. Ah! si l'auteur avait dit: était véritablement une fête pour lui, ce serait différent, mais il s'est bien gardé de le dire. — Durant ses années heureuses où sa franche nature se déployait avec expansion, — Durant exprime une idée non interrompue, on verra tout à l'heure qu'il n'y a pas eu permanence dans les réunions, qui sont l'objet principal de la phrase; il faut donc dire: pendant ses, etc., — et avant les mécomptes, — Quels mécomptes? — il fut admirablement secondé, par une femme distinguée, son égale par le cœur qui réunissait — Le cœur? — à son modeste foyer, dans des conversations vives, bien des hommes.

Pour exprimer l'augmentation, on peut dire bien au lieu de beaucoup; je l'aime bien mieux; pour exprimer la quantité, beaucoup est plus correct; beaucoup d'hommes. — alors jeunes, et dont plusieurs étaient déjà, ou sont devenus célèbres. Elle lui donna successivement deux filles, mortes trop tôt pour le bonheur de tous deux. Son dernier bonheur à lui s'éteignit avec l'épouse à jamais regrettée dont les restes sont ensevelis ici.

Depuis qu'il l'eut perdue, il continua de faire le bien comme auparavant, avec le même zèle, avec plus d'empressement encore, s'il se pouvait. Vous l'avez vu souvent, soit au sortir de la chambre d'un malade que ses soins avaient mis hors de péril, soit dans les heures d'entretien de l'amitié, inquiet CEPENDANT, AGITÉ TOUJOURS, et le devoir accompli, ayant comme hâte de se dérober.

De se dérober quoi? ou de se dérober à quoi? — Il y avait une partie de lui-même qui était ailleurs. — Qu'est qu'une partie de lui-même pouvait faire ailleurs? ou était cette partie? quelle était cette partie! Problème! problème!!! — Il semblait que quelqu'un au dehors l'attende. — Le QUELQU'UN qui l'attendait, c'était CELLE même CETTE compagne de toute sa vie, qui le reçoit aujourd'hui dans cette tombe.

Digne et excellent ami! il avait ce qui aurait pu consoler, — Consoler quoi? il faudrait au moins: le consoler. — l'estime de tous, la chaleureuse amitié de quelques-uns. Rattaché en qualité de médecin à cette Ecole normale dont le seul nom lui était cher. — On rattache un cheval qui a cassé son licou; on ne rattache que ce qui est détaché; on attache ce qui ne l'a pas été. — il y retrouvait les souvenirs qu'il affectionnait; honoré d'une distinction tardive, mais si méritée, qu'il avait gagnée aussi sur ses champs de bataille à LUI, — A lui tout seul! Champs de bataille brevetés à l'usage d'un homme seul. — Il y avait été sensible de la part du gouvernement qui réalisait l'un des vœux de son cœur national, — rengaine déjà notée, — et qui réparait la douleur de 1814. — Ici M. Sainte-Beuve dit tout le contraire de ce qu'il veut exprimer. Réparer une douleur serait la remettre à neuf et non la faire oublier;

de plus, l'auteur devrait au moins donner un exemple de l'art de vieux qui se charge de réparer les douleurs endommagées et d'en faire des douleurs toutes neuves.

Mais il y avait en lui un vide que rien désormais ne pouvait combler. Homme excellent, qui a beaucoup aimé, beaucoup souffert, qui a de tout temps servi ses semblables jusqu'en couleur moribond, — Voilà peut-être l'origine de fameuse; il s'en ferait mourir. — Enfin lui est venu. Cher X... — Paix! le souvenir de ses vertus pratiques, de sa prodigieuse bonté, de sa délicatesse de sentiments, vira à jamais. — Rengaine funèbre, — cher tous ceux qui l'ont connu et ne mourra qu'avec eux.

Dans le premier alléluia, on trouve neuf fois le mot oui.

TOTAL: plus de 53 FAUTES graves ou légères contre les règles de la langue, le goût et le style, dans un discours académique de soixante-sept lignes.

On raconte que Malherbe mourant mit son confesseur à la porte parce qu'il écorchait le français; si l'on avait prononcé une pareille oraison funèbre sur sa tombe, le régénérateur de la langue française eût été capable de ressusciter pour cause d'indignation. On me dira peut-être que M. Sainte-Beuve a écrit des choses correctes et même charmantes; je le sais fort bien.

Voiture, aussi, écrivait des choses charmantes; seulement, il mettait parfois quinze jours à composer une simple lettre; Voiture, forcé d'écrire une oraison funèbre en vingt-quatre heures, l'aurait peut-être faite en aussi mauvais français, mais il se serait passé sa plume au travers du corps après l'avoir prononcée.

Malgré l'emphase, les rengaines et les erreurs grammaticales qui font l'objet du discours de M. Sainte-Beuve, on doit cependant lui rendre la justice de reconnaître que les éloges donnés à la vie d'Armand X... ont été mérités; c'était un digne homme; mais pourquoi étaler sur sa tombe ces loques de rhétorique? Quelques mots simples et partis du cœur, sont plus doux pour l'ombre d'un ami que des éloges en pompeux gaimatias.

L'homme de bien serait capable de mourir en canaille, pour échapper à des oraisons funèbres écrites en aussi mauvais français.

Je demande bien pardon à MM. les péda-nants d'avoir empiété sur leur domaine en accomplissant cette besogne de cuisire; mais il est possible qu'un jour je sois pris du désir de devenir académicien, et je ne suis pas fâché de me créer un titre dont, ce jour-là, MM. de l'Académie voudront bien me tenir compte.

D' JOULIN.

(Événement)

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 13 juin. Malgré la bonne impression de la lettre de l'Empereur, le marché est plutôt impressionné à la baisse. On craint que la diplomatie ne s'inquiète de quelques prévisions, d'ailleurs légitimes indiqués dans ce manifeste.

Quoiqu'il en soit, la rente fléchit de 10c; le Crédit foncier de 2.50; l'Italien qui se ressent des affirmations bienveillantes de l'Empereur, monte de 75c. Rien sur les autres valeurs de crédit.

On a engagé quelques petites affaires sur les chemins de fer, mais les baissiers l'ont emporté, en définitive. Sur l'Orléans écart de 5 fr., sur le Midi et le Lyon de 2.50 sur l'Est de 3.75, sur le Nord de 1.25 L'Ouest n'est pas coté à terme.

COURS DE LA BOURSE

Du 14 juin 1866.

Cours de ce jour	Cours précédent
3 1/2 %..... 64 25 —	3 1/2 %..... 63 90
4 1/2 %..... 92 50 —	4 1/2 %..... 92 50

VILLE DE ROUBAIX

Bureaux des ventes mobilières, Grand'place

VENTE D'UNE RICHE COLLECTION D'OBJETS D'ART

En Albâtre et Marbre d'Italie

Le lundi 18 juin 1866, 2 heures après midi et jours suivants s'il y a lieu.

DETAIL :

Vases et coupes étrusques et gothiques, corbeilles, statuettes, groupes, vases, broches en mosaïque, paniers, candélabres, lions, sangliers, chiens, chandeliers, enciers, bougeoirs, vide-poche, pots à tabac, presse-papiers, fruits et beaucoup d'autres sujets d'ameublement.

Tous ces objets sont sculptés sur pierre d'albâtre, marbre, agathe et serpentine, par les meilleurs artistes d'Italie et copiés d'après les nombreuses et riches collections d'antiquités trouvées à Pompéi et à Herculanium, et celles des principaux musées d'Italie.

M. ALFRED ROUSSEL, commissaire-priseur à Roubaix, procédera à cette vente.

EXPOSITION PUBLIQUE

Le dimanche 17 juin 1866, en l'une des salles du Bureau de Ventes de 10 heures du matin à 5 heures de l'après-midi.

677.